

Une enfance algérienne

En cette nuit chaude du 1^{er} août 1936, dans la prestigieuse clinique Jarsaillon, à Oran, en Algérie, Lucienne Mathieu Saint Laurent met au monde le fils tant attendu, celui qui redonnera de la joie à une famille meurtrie par la perte d'un enfant, celui aussi qui partira à la conquête du monde pour marquer de son empreinte l'histoire de la haute couture.

La famille Mathieu Saint Laurent est implantée dans la belle cité méditerranéenne, rivale éternelle de sa grande sœur, Alger, depuis l'arrivée de leur descendant Pierre Mathieu de Metz qui a fui son Alsace natale, proie de l'armée allemande, en 1870.

Depuis lors, cette grande famille de magistrats a su s'adapter à cette nouvelle vie sous le soleil du Sud, poursuivant la prospérité entamée des générations plus tôt. Dans cette société cosmopolite, où vivent côte à côte Arabes, Juifs, Espagnols et Français, il existe une hiérarchisation très stricte et il est bien rare que le riche colon côtoie l'Arabe des quartiers pauvres.

Les Mathieu Saint Laurent, qui possèdent comme patrimoine un bel hôtel particulier, font partie intégrante de la haute bourgeoisie oranaise. Ainsi, le buste de la grand-mère d'Yves Saint Laurent, sculpté par le célèbre Bartholdi, trône fièrement au musée municipal.

Ces familles de la haute société sont celles qui ne ratent pas une représentation au magnifique théâtre d'Oran, qui se précipitent pour applaudir un concert à l'opéra, et surtout qui étrennent chaque salle de cinéma (il est dit que la ville en compterait mille)... D'autant que Charles Mathieu Saint Laurent est l'heureux propriétaire de nombre de ces salles obscures. En plus de la compagnie d'assurances qu'il gère, l'entrepreneur est à la tête d'un empire du cinéma qui s'étend dans tout le Maghreb. Ce qui fera le bonheur de ses enfants.

Le riche et élégant homme d'affaires rencontre sa belle Lucienne sur l'une des artères les plus prisées d'Oran, le boulevard Seguin, où l'on y danse à l'heure du thé. La pétillante jeune femme, si elle porte une très jolie robe relevée par de subtils bijoux, n'est pourtant pas issue du même milieu social. Fille d'une Espagnole et d'un ingénieur belge, Lucienne tient son goût de l'élégance et du raffinement de sa tante, Renée, dont la richesse héritée de feu son époux est conséquente.

La veuve enseigne donc à sa nièce tout ce qu'il faut savoir de la haute société, ses atours, ses bijoux et ses vêtements de luxe. Très coquette, la jeune fille raffole des grands palaces où l'amène sa tante et tient à choisir elle-même ses robes pour ses premiers bals.

C'est au 11, rue de la Stora, sur le plateau Saint-Michel, que le petit Yves fait ses premiers pas, dans une grande maison ouverte aux quatre vents, joyeuse et pleine de vie.

Dans les belles pièces lumineuses de la demeure cossue résonne toujours le rire clair de sa mère ou de ses amies qui viennent boire le thé, admirer ses nouvelles robes confectionnées dans les plus beaux tissus de la ville, ou encore discutent des derniers préparatifs pour la prochaine fête organisée par la maîtresse de maison. Car, s'il y a bien une chose que Mme Mathieu Saint Laurent aime par-dessus tout, c'est inviter tout le beau monde d'Oran à venir égayer sa maison autour d'une bonne table et surtout dans une ambiance festive.

Lorsque ce n'est pas chez elle que les notables de la ville se réunissent, ils se retrouvent chez la sulfureuse et richissime Mme Berthouin-Maraval, à qui l'on prête une liaison avec un homme de Dieu à la tête de nombreuses associations charitables, un véritable personnage charismatique de l'Oran des années 1930.

Le couple Mathieu Saint Laurent mène une vie aisée et agréable, où l'on hésite entre sortir à l'opéra ou au restaurant, où l'on est partagé quant au choix du salon, où l'on réfléchit avant de choisir la robe appropriée à la soirée où l'on finit par se rendre... Cette dolce vita est bien loin des grondements de l'Europe, du fascisme italien, du nazisme allemand, de la terrible guerre qui se prépare de l'autre côté de la mer.

Afin de suivre ce train de vie exigeant, la famille Mathieu Saint Laurent est assistée de nombreux domestiques, qu'elle choisit de préférence français. Ainsi, à la maison travaille une cuisinière, Angèle, une femme de ménage, Marie, un concierge et un jardinier. Très tôt, une liaison forte s'installera entre le petit garçon et Angèle, la cuisinière, toujours prête à lui faire goûter les plats qu'elle mitonne...

Lorsque l'été arrive avec ses longues journées de détente, lorsque les responsabilités et les contraintes professionnelles de Charles lui offrent un peu de répit, la famille prend ses quartiers sur l'une des plages les plus prisées d'Oran, Trouville.

Si les congés payés ont offert aux Français les joies de la Normandie, les promenades sur les célèbres planches de Deauville et le port de pêcheurs de sa jumelle, Trouville, les Français d'Oran ont leur petit bout de Normandie. Avec, il faut le reconnaître, quelques degrés de plus et des chances d'ensoleillement bien supérieures...

Comme nombre de leurs amis, les Mathieu Saint Laurent possèdent une agréable villa avec vue sur la mer, qu'ils occupent quatre mois par an. Surtout, la maison voisine n'est autre que celle de l'amie la plus chère du petit Yves, Simone Tronc, née un mois après lui et dont les parents se sont mariés à la même date que les siens. Pour les enfants, ces coïncidences n'en seront pas, mais plutôt le signe indéfectible d'une amitié éternelle, presque fraternelle, que rien ne saurait briser.

Les Tronc habitent le même quartier que les Mathieu Saint Laurent, sur le plateau Saint-Michel, et les deux gamins passeront une bonne partie de leur enfance main dans la main. À Trouville, ce sont de longues baignades, des jeux sur le sable, pendant que leurs parents devisent de cinéma, de théâtre ou de littérature sur les grandes terrasses ombragées devant les somptueuses villas surplombant la mer.

La naissance d'Yves Mathieu Saint Laurent est un véritable soleil dans la famille, qui l'élèvera comme un petit prince. Aucun caprice n'est de trop et l'on satisfait tous les désirs de l'impétueux garçonnet. Excessivement gâté, l'enfant ne manque de rien, n'a pas à choisir entre

plusieurs jouets, peut même décider des tenues de sa tante, si tel est son désir. Lorsque sa petite sœur, Michèle, viendra au monde en 1942, alors qu'il a déjà sept ans, Yves doit apprendre à partager l'amour de ses parents, leurs multiples attentions, leurs cadeaux, à amorcer le délicat passage de fils unique à l'aîné de la fratrie. Fratrie qui s'agrandira avec la naissance de Brigitte en 1945.

Alors qu'en 1942, Oran vit au rythme de la guerre qui meurtrit l'Europe entière, mais se répercute également en Afrique du Nord, alors que les Arabes connaissent la pénurie et le rationnement, que les Juifs ont perdu leur nationalité française avec l'abolition du décret Crémieux, que de plus en plus de lieux leur sont interdits, les Mathieu Saint Laurent, eux, vivent dans un autre monde. Un monde où le champagne coule toujours à flots, où l'on est bien loin des privations et des horreurs de la guerre.

Lorsque les Américains débarquent en Algérie, dans le cadre de l'opération Torch le 8 novembre 1942, les généraux vichystes au pouvoir sont loin de les accueillir en héros. De sanglantes batailles s'amorcent dans toute l'Afrique du Nord, opposant les armées françaises auxquelles s'adjoignent l'armée d'Afrique, aux Alliés soutenus par les résistants français, majoritairement juifs et pieds-noirs.

Le putsch organisé de longue date par la Résistance française parvient à mettre à mal le régime français au pouvoir et aboutit à la prise d'Alger. Cela aura pour conséquence le succès du débarquement allié à Alger et le retournement de l'armée d'Afrique qui se bat désormais aux côtés des Alliés.

Par contre, à Oran, une tout autre histoire se joue. Les résistants sont rapidement maîtrisés, les troupes de

Vichy détruisent les navires marchands et installent des docks afin d'empêcher le débarquement. Mais elles sont vite prises de court par le nombre des forces alliées et une attaque nocturne inattendue. Les combats feront tomber beaucoup d'hommes dans la douce ville d'Oran.

Lucienne Mathieu Saint Laurent est ravie des nouveaux arrivants, si modernes, si irrésistibles. Avec gourmandise et curiosité, on découvre les gadgets importés des États-Unis, on goûte au fameux Coca-Cola, on s'émerveille devant les boîtes de conserve, les glacières et toutes ces choses que les Alliés ont emportées.

Toujours férue de festivités, la mère d'Yves ne rate pas les bals organisés sur les bases américaines, et il lui arrive même de s'y rendre en douce, magnifique dans une belle robe noire, épiée discrètement par son fils, admiratif de la beauté et de la liberté de sa mère. Cette image merveilleuse et féerique restera gravée dans la mémoire d'Yves et le portera longtemps dans sa vocation d'habiller les femmes, son désir puissant et fougueux de les rendre plus belles.

Mais, bientôt, le bonheur et l'insouciance de l'enfance s'envolent : Yves est scolarisé dans un établissement religieux et, en plus de se plier à une discipline stricte, il doit quitter sa tendre mère avec laquelle il a toujours eu une relation très fusionnelle. Cette première séparation, même s'il retrouve la chaleur et la joie de son foyer le soir, s'avère douloureuse.

Dès cette époque, Yves le joyeux gamin, à qui l'on ne refuse rien, celui qui se passionne pour le théâtre, de Cocteau notamment qui l'inspire, celui qui découpe des silhouettes de carton pour les habiller avec des chutes de tissu, celui qui fait des parties de cache-cache effrénées avec ses sœurs, mais aussi avec sa mère, toujours joueuse,

celui qui cumule les bêtises, cet enfant si enthousiaste et plein de vie se crée un nouveau personnage qu'il interprète la journée, celui d'un garçon taciturne et solitaire.

La rigueur, le conformisme et l'enseignement classique de son école s'entrechoquent avec une curiosité très vive pour la modernité, pour ce qui brille, ce que l'on montre et que l'on expose sur une scène. Alors que les internes sont contraints de porter l'uniforme noir, Yves impose sa différence dans ses tenues déjà très recherchées : un pantalon de flanelle, une chemise bordeaux et une veste en pied-de-poule. Ne parvenant pas à se fondre dans le moule, à se mêler à ses camarades avec qui il ne se trouve pas de points communs, Yves Mathieu Saint Laurent renonce à se lier d'amitié et semble accepter, comme une sorte de fatalité, une pesante solitude.

Heureusement, dès qu'il retrouve le chemin de la maison, qu'il remonte la rue de la Stora, son visage s'éclaire à nouveau d'un lumineux sourire. Yves est heureux de retrouver ses repères, ses amis et sa famille, mais aussi la liberté de son monde intérieur qui s'enrichit de jour en jour. Par sa mère, déjà, qui l'amène tous les week-ends à l'opéra, par son père qui lui ouvre les portes de ses cinémas, mais surtout par son insatiable soif de découverte, son appétit pour la culture, pour le spectacle, pour ce monde qui s'agite au loin, de l'autre côté de la mer.

Des étoiles plein les yeux, le gamin décortique les numéros de *Vogue* chaque jeudi en essayant de tout apprendre de ce monde qu'il ignore, mais auquel il désire déjà appartenir un jour. Plus que cela, l'enfant de douze ans se rêve créateur de ce monde.

Il confiera à ses sœurs, ses plus fidèles admiratrices qui ne ratent pas une de ses représentations (avec invi-

tation officielle) sur le petit théâtre qu'il a construit patiemment :

— Un jour, j'aurai mon nom en lettres de feu sur les Champs-Élysées.

Il semble que, très tôt, Yves Mathieu Saint Laurent se soit passionné pour la beauté des femmes, la façon dont les robes de tel ou tel créateur de haute couture les mettaient en valeur, le choix des textures, des couleurs, la noblesse des tissus, mais aussi la coupe de ces prestigieuses tenues, comment elle pouvait sublimer la pres-tance, l'élégance de celle qui avait l'honneur de la porter.

Peut-être cet attrait aussi vif que précoce pour l'esthétique de la mode trouve-t-il sa source dans l'admiration sans fard que le jeune Yves porte à sa mère.

La somptueuse Lucienne Mathieu Saint Laurent, coquette à l'excès, qui raffole des belles toilettes, de ces nouveaux corsets qui soulignent à merveille sa silhouette, et bien sûr des fêtes et des bals pour montrer tous ses atours, et auxquels elle n'oublie jamais d'amener son fils, n'est certainement pas pour rien dans cette passion nais-sante pour le monde du spectacle et déjà, semble-t-il, la haute couture.

Lorsqu'il revient d'une représentation, comme lorsqu'il assistera, ébloui, à la première de *L'École des femmes* de Molière, avec Louis Jouvet dans le rôle d'Arnolphe, le jeune garçon bouillonnant d'envies créatrices, de scène, mais surtout de costumes, se met dans la peau du metteur en scène et enchante tous les enfants de son entourage dans des spectacles envoûtants.

Au premier rang de son petit théâtre construit sur une caisse en bois sur laquelle il déplace des marionnettes de carton, ses deux chères sœurs, bien sûr, son amie de toujours, Simone, mais aussi ses cousins,

Patrice et Catherine, la fille de la bonne, Aline, et le fils du concierge, Paulin. Son premier public est sous le charme, captivé par l'univers onirique et fantastique du jeune Yves Mathieu Saint Laurent, sombre et angoissant.

Son petit théâtre, baptisé « L'Illustre Théâtre », créé minutieusement avec l'application d'un professionnel, ne résiste pourtant pas aux flammes des bougies qui servent d'éclairage, et tombe en poussière lors de l'une de ces représentations privées.

Cet incident ne suffit pas à écorner l'enthousiasme du jeune metteur en scène qui déplace son auditoire dans la buanderie et continue à le faire rêver.

Si la ribambelle d'enfants est toujours au rendez-vous, il faudra encore attendre pour que les prestigieuses invitées, à qui Yves écrit de belles lettres d'invitation, viennent l'applaudir. Passionné par les nouveaux créateurs qui agitent la capitale de la mode, Paris, comme Dior ou Givenchy, Yves Mathieu Saint Laurent collectionne les coupures de presse, dessine déjà des modèles et, fort de ses connaissances, écrit de longues listes de commandes fictives des grandes dames de ce monde.

En grandissant, le jeune Oranais, qui ne trouve toujours aucun refuge dans le sanctuaire de son école catholique, développe sa curiosité, sa soif d'apprendre, de découvrir le monde ; son besoin de nourriture intellectuelle est croissant. À quinze ans, alors que l'adolescence qui s'installe est douloureuse, qu'il peine à s'identifier aux jeunes de son âge, à se retrouver dans leurs centres d'intérêt, la lecture de Proust, *À la recherche du temps perdu*, et celle de Flaubert et de sa *Madame Bovary* seront pour Yves de véritables bouleversements. Dans la solitude de sa chambre, le jeune homme s'enferme des heures dans son monde intérieur, dans ses

rêves d'ailleurs, d'une autre vie, où il n'aurait plus à souffrir de cette différence qui le meurtrit chaque jour.

Le dessin, l'écriture, la peinture sont autant d'armes pour affronter les questionnements, les doutes et les incertitudes de l'adolescence. Déjà, ses aquarelles de couples qui s'enlacent ou encore de femmes infidèles, tristes, qui se morfondent dans les bras d'un époux riche qu'elles n'aiment pas, préférant ceux d'un ouvrier sans le sou, vêtues parfois uniquement de bijoux, témoignent d'un goût pour la sensualité, l'irrévérence et la passion amoureuse.

Madame Bovary, qu'il recopie entièrement dans ses cahiers, est une source d'inspiration qui ne le quittera jamais. Emporté par l'univers de l'œuvre, par le destin d'Emma, cette femme dont les rêves explosent le carcan de la petite bourgeoisie, Yves dessine, encore et encore, les scènes du livre qu'il se représente, choisit les robes qui siérait le mieux aux personnages et les reproduit avec la plus grande minutie.

Les grands personnages féminins de la littérature, mais aussi du théâtre ou du cinéma, comme Scarlett O'Hara d'*Autant en emporte le vent*, éblouissent l'adolescent et nourrissent son imaginaire, qu'il transpose en autant de dessins, de poèmes enflammés, ou encore sous la forme d'un recueil de poésie, qu'il intitule *Pourquoi parler d'amour ?*, orné de longues et délicates silhouettes insufflant la légèreté de l'amourette. Le soin du détail, la précision dans les traits et l'élégance sont déjà présents dans les croquis du futur grand créateur qui n'a de cesse d'enrichir ses références culturelles.

Si Yves ne se sent pas à sa place avec les jeunes de son âge, que sa timidité un peu gauche l'empêche de s'approcher des filles de trop près, qu'il n'est pas encore

à l'aise dans son corps trop grand, trop long, dont il ne sait que faire, son succès auprès des femmes est pourtant indéniable. Peut-être est-ce cet air un peu absent, mystérieux, en retrait, qui lui attire les regards de toutes ses anciennes amies. Peut-être aussi sa grande créativité lui apporte-t-elle l'originalité qui manque à d'autres.

Sa « cour » ne s'arrête pas aux jeunes filles de son âge. Toutes les amies de sa mère raffolent de la patte du jeune dessinateur, qu'elles trouvent moderne, inspirée, résolument dans son temps, et se pressent pour avoir leur portrait. Le jeune homme est très imprégné de l'œuvre de Jean-Gabriel Domergue, cet illustrateur passionné par les femmes, surtout lorsqu'elles sont parisiennes et de la haute société, qui a croqué nombre d'actrices avant la guerre en dévoilant un peu de leurs charmes. Yves y puisera la sensualité, la finesse des silhouettes et croquera nombre des amies de sa mère.

Avec son amie d'enfance, Simone, il découvre l'anxiété et bien sûr le plaisir des premières surprises-parties, où l'on se trémousse sur des rythmes modernes, où l'on apprend les rudiments de la samba et, surtout, où l'on connaît ses premiers émois.

Lorsqu'ils ne dansent pas chez l'un ou chez l'autre, les jeunes Oranais adorent se rendre à Bouisseville, au Neptune Ciné, qui a la particularité, contrairement aux autres salles obscures de la ville ouvertes par son père, d'être de plein air, et donc bien plus excitant.

Dans son antre que le jeune homme a décoré selon ses goûts déjà très marqués en recouvrant, par exemple, son lit d'un tissu léopard, Yves aime à recevoir ses quelques amis pour y écouter de la musique nouvelle, comme les chansons de Juliette Gréco, leur faire part de ses lectures ou leur présenter ses derniers croquis, jouer aux dandys

causant de philosophie sur la rive gauche parisienne. À quelques milliers de kilomètres du Quartier latin, Yves Mathieu Saint Laurent se rêve un avenir loin de sa ville natale.

Bientôt, le passionné de la mode aura sa première petite consécration. En 1951, un article dans le journal local, *L'Écho d'Oran*, mentionne son nom et applaudit son travail de créateur, très prometteur. Pour la fête du ballet municipal, Yves s'est proposé de créer les costumes du spectacle, *Petite Princesse*, auquel ses sœurs participent, et a ainsi dessiné plusieurs croquis qui lui valent de nombreux éloges. Toujours aussi fière de son fils prodige, Lucienne ne manque pas de le féliciter et surtout de garder précieusement l'article de journal – sans imaginer encore qu'il en viendrait des milliers d'autres.

Il est temps désormais de quitter le collège pour le lycée, de laisser derrière lui ces années tristes, où le poids de la discipline, d'une morale stricte et vieillotte a toujours pesé sur l'esprit revêche du jeune homme aux rêves plein la tête.

Le lycée français Lamoricière, dont l'enseignement est très réputé, est un établissement public, bien moins rigide et normatif que son ancien collègue.

Enfin, le jeune homme qui affirme plus que jamais son attachement à sa tenue vestimentaire, à la fois recherchée et distinguée, ne souffre plus de sa différence. Elle lui assure même au contraire une respectabilité.

S'il échoue à son examen du baccalauréat de philosophie, au mois de juin 1953, qui ne suffit pas à combler les attentes du grand rêveur, cette vie lycéenne est déjà une libération. Une libération qui va l'inciter à bousculer un peu le destin.

Parce que son ambition est déjà très grande, que son talent s'est aiguisé au fil des années, le jeune homme décide d'entrer dans le jeu, de franchir une étape supplémentaire. Sans mot dire, le couturier en herbe, qui dessine à longueur de temps, s'exerce secrètement pour tenter sa chance au premier concours de dessins de mode, dont il a vu l'annonce dans *Paris-Match*.

Des heures durant, Yves Mathieu Saint Laurent ébauche des croquis de robes, de manteaux et de tailleurs jusqu'à ce que son regard novice, mais aussi très exigeant, soit satisfait.

Il envoie son précieux colis au Secrétariat général de la laine, à Paris, et attend patiemment le verdict, qui tombe quelques semaines plus tard, au mois de novembre : il a le troisième prix. L'annonce emplît sa mère d'une fierté sans limites en même temps qu'elle gonfle encore plus les espoirs fous de ce jeune Oranais qui se voit déjà conquérir le monde.